

Julien Burri

Beau à vomir

récits

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE PAR



« BEAU À VOMIR »,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
JANINE GOUMAZ, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIÉLA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE MERCEDES RIEDY
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-284-3
Tous droits réservés
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*Et ceux qui ont la beauté, qui les
contient ? Sans trêve, l'apparence monte
dans leur visage et s'en va. Comme la rosée
de l'herbe à l'aube, ce qui est nôtre
s'échappe de nous, ou comme le fumet d'un
plat brûlant...*

RAINER MARIA RILKE
Les Élégies de Duino
(Deuxième Élégie)

*Beau à vomir. Visage impassible
couronné de ténèbres désordonnées.
Hanches étroites, ventre plat, poitrine
large et, sous la peau hâlée, les muscles,
souples serpents entrelacés. Toute cette
beauté au cimetière plus tard, un peu verte
ici, un peu jaune là, toute seule dans une
boîte disjointe par l'humidité.*

ALBERT COHEN
Belle du Seigneur

BELLA 1

AU FOND du lac, les cailloux étincellent, turquoise et bleu saphir. Grand-maman Augustine lui a interdit de se mouiller mais c'est plus fort qu'elle: elle donnerait sa vie pour les avoir. Elle entre dans l'eau tout habillée, avec ses chaussures et ses pantalons, comme si c'était moins grave. Le froid lui mord la jambe droite. Elle plonge la main, le bras, essaie de décoller un caillou du fond sablonneux, l'agrippe avec ses ongles, tire de toutes ses forces. Elle ne voit rien à cause d'un nuage de boue. Elle se demande si les cailloux sécrètent la boue pour empêcher qu'on les attrape.

L'un d'eux se décolle enfin.

Elle le remonte à la surface, surprise par son poids, plus léger qu'elle n'imaginait. En émergeant, le caillou paraît plus foncé, c'est un simple caillou gris, sans intérêt. Elle a envie de pleurer. De loin, Grand-maman Augustine l'a vue et ses traits se sont figés.

Elle ne sait pas où cacher le caillou alors elle le met dans sa bouche.

PASCALE

1
FLEURS

P OUR fêter leurs vingt ans de vie commune, Pascale et Loïc partent pour Rome. Leur chambre d'hôtel, très haute de plafond, est tapissée d'un papier à fleurs, de petits bouquets de vieille dame, sans parfum, secs et pâles : roses, gentianes, myosotis et primevères. Les mêmes motifs se répètent sur les rideaux et les couvre-lits : leur chambre est un herbier. Un petit poste de télévision diffuse MTV, Madonna fait du rodéo sur un cheval mécanique, devant un écran où est projeté un décor de western.

Pascale se baigne dans la grande salle de bains rouge, puis elle rejoint Loïc. Il est allongé dans les draps blancs, seul espace que les fleurs n'ont pas colonisé. Elle reste debout devant lui, nue et parfumée, plusieurs minutes, mais il ne la regarde pas. Il regarde Madonna. Puis il dit, toujours sans la regarder :

— Je ne t'ai jamais désirée. Je pensais que ça viendrait avec le temps. Je suis désolé.

Pascale regarde les gouttes d'eau qu'elle a oublié d'essuyer sur ses pieds. La télévision est toujours allumée mais le son est coupé. En silence, Madonna donne des coups de reins sur le cheval mécanique.

Les fleurs de la tapisserie se ferment.

Pascale pense à la Hollande. À leur premier voyage, il y a vingt ans, près de La Haye. Jamais elle n'avait vu autant de fleurs. Tout s'offrait au regard avec une extrême précision, jusqu'à éblouir. La ligne d'horizon, très basse, dégagait un ciel immense. Ce plat pays aurait dû ennuyer Loïc, pourtant il avait l'air heureux.

Ils étaient partis à vélo acheter un œuf d'a-truche.

Pascale ne comprenait pas que les champs d'herbe grasse puissent se trouver au-dessous du niveau de la mer. Loïc lui avait expliqué le fonctionnement des digues et des polders, comment l'eau douce était pompée par les moulins jusque dans les canaux.

Pascale imaginait une grande vague d'eau salée qui venait tout anéantir.

À vélo, ils se déplaçaient sans effort. Des hannetons volaient maladroitement et percutaient leur visage. Le soleil ressemblait à un jaune d'œuf et tout le paysage ressemblait à un tableau.

Le peintre y avait mis trop de vaches, trop de lumière, trop de fleurs.

À dix-huit heures, le soleil tapait comme en plein midi. Ils s'étaient arrêtés devant une fabrique de glaces artisanales et ils avaient dégusté deux boules chacun, dans l'herbe, au bord d'un canal. Pascale s'était demandé si l'eau était vraie tellement elle était belle.

Plus loin, elle s'était baignée, nue, au milieu des nénuphars. Personne ne le faisait ici, mais elle n'avait pas pu résister à la caresse de l'eau fraîche. Loïc l'avait photographiée au moment où elle sortait de l'eau. Elle avait vingt-cinq ans. Sur la photo, elle s'était trouvée pâle et un peu flasque. Ce qui l'avait le plus choquée, c'était de voir que son visage ressemblait à celui de sa mère.

À la fin de la journée, ils avaient trouvé l'élevage d'autruches. Elles étaient beaucoup plus grandes qu'ils n'imaginaient. Leurs membres inférieurs ressemblaient à des pattes de dinosaures. Les autruches n'avaient pas l'air stupides comme dans les dessins animés, mais plutôt imposantes.

Le propriétaire leur avait expliqué qu'elles pouvaient tuer un homme d'un coup de patte.

Ils étaient revenus à la maison de location en transportant l'œuf sur le porte-bagages. Il avait une contenance d'un litre. Lorsqu'elle l'avait pris

dans ses mains, Pascale avait senti la vie à l'intérieur.

Loïc avait eu du mal à percer la coquille pour ne pas l'abîmer et la conserver. Puis il l'avait évacuée. Le contenu gluant coulait, coulait, comme si l'œuf était sans fond.

Loïc avait préparé une omelette. Elle était si volumineuse qu'ils n'en avaient mangé qu'un dixième. Pascale avait dû jeter le reste. Devant le sac-poubelle ouvert, elle avait pensé aux autruches dans leur enclos et elle s'était sentie coupable.

Au retour, Loïc l'avait demandée en mariage.

Pascale revient dans la chambre d'hôtel. Son visage fonctionne tout seul : son expression habituelle reprend le dessus sans qu'elle y pense. C'est comme un réflexe acquis, comme la respiration ou la digestion. Une boule anti-stress triturée qui reprend sa forme lisse, pleine, offerte.

Tous leurs amis le disent : leur couple fait rêver. On envie leurs vingt ans d'amour sans vagues. Leur fils, un si beau garçon. On les cite en exemple.

C'est vrai qu'ils ne se disputent jamais.

MÊME avec la lumière vive et le miroir grossissant de la salle de bains, on ne décèle rien. Pascale se trouve belle, plus belle aujourd'hui qu'à vingt ans. Peut-être qu'elle ne devrait pas le penser. Elle se souvient d'un conte qu'on lui racontait enfant, l'histoire de bijoux qui se transformaient en ronces si la femme qui les portait ne les méritait pas. Ou d'une pluie d'or qui se muait en goudron.

L'essentiel, c'est de trouver un bon chirurgien. Il doit avoir le sens de l'harmonie. Être à la fois un architecte et un maître du trompe-l'œil. Si on change un élément, tout l'équilibre est à redéfinir. Pour obtenir un menton plus doux, il faudra peut-être recoller les oreilles. Ou liposucer les paupières. Si c'est le nez qui pose problème, ce n'est peut-être pas lui qu'il faudra remodeler, mais les dents.

Son chirurgien voit son visage comme un jardin. Avant, c'était un marécage; maintenant, grâce à lui, c'est un parc à la française. Il lui a expliqué que les bassins du Grand Canal de Versailles jouent avec l'optique pour donner l'impression, de loin, d'avoir la même dimension. Autrement dit, pour être harmonieux, un visage doit pervertir l'ordre, rechercher la difformité.

Après ces injections de toxine botulique, Pascale est tranquille pour trois mois. Puis les angoisses reprennent le dessus, son visage redevient flou et le jardin se dessèche.

DE RETOUR en Suisse, elle voit tout tourner. Une parcelle de son champ de vision glisse sur la gauche. Le monde dérape puis reprend sa position initiale, dérape de nouveau dès qu'elle bouge légèrement. Elle ferme les yeux, essaie de se concentrer sur la musique, *The Sinking of the Titanic* (le naufrage du Titanic) de Gavin Bryars, mais elle a la sensation de tomber dans un puits sans fond, la tête en arrière. Elle a déjà vécu ça il y a longtemps. On avait diagnostiqué un simple dérèglement de l'oreille interne.

Pascale se demande ce que peut ressentir un corps plongé dans une eau glacée.

Pendant le naufrage du Titanic, la température de l'eau atteignait environ trois degrés au-dessous de zéro.

Elle n'en a pas la moindre idée.

La musique dessine une spirale. Plus le morceau se développe, plus Pascale descend, happée par un courant tourbillonnant. Le parquet s'incline peu à peu, s'élève jusqu'à prendre la place du mur, puis du plafond. C'est un naufrage en chambre.

Cette musique la fait pleurer à chaque écoute. Elle pleure sans penser à rien, c'est comme un bâillement.

Une minute plus tard, son front est de nouveau calme, son sourire doux, presque enfantin. Son visage est imperméable aux changements d'humeur.

Insubmersible.

En la voyant sortir de sa chambre, ni son mari ni son fils ne devineraient qu'elle a sombré jusqu'à quatre mille mètres de fond, le corps disloqué par la pression, et qu'elle vient seulement de refaire surface.

Loïc est au dernier étage de la villa, il aménage une salle où la gravité est inversée. Pascale observe par la porte ouverte. Des prises au plafond en attique permettront de s'entraîner pour l'escalade ; le sol sera recouvert d'épais tapis en mousse, pour des réceptions sécurisées.

Plus tard, par la fenêtre, elle regarde Loïc et son ami Ludovic déballer du matériel dans la cour. Loïc paraît tendu. Ses paupières sont crispées à cause du soleil. Pascale lui fait signe mais il

ne lève pas les yeux vers elle. Elle se concentre, le fixe intensément, focalise ses pensées sur lui, mais il ne la regarde pas.

Plus tard, Pascale entre dans la salle de bloc.

Il faudrait qu'elle leur propose des rafraîchissements. Il faudrait qu'elle leur demande s'ils pensent manger à la maison ce soir.

Ils sont en train de fixer la structure de bois qui supportera les panneaux de cristallite. Le plafond ressemble de plus en plus à une falaise.

Il faudrait qu'elle les félicite, qu'elle fasse semblant, au moins, de s'intéresser à l'avancée des travaux. Qu'elle pose des questions, par exemple sur la fabrication et la composition des panneaux, ou sur le nombre de prises prévues.

Son regard croise celui de Loïc.

Il a les yeux bleus. Elle aurait juré qu'ils étaient verts.

La pièce fait penser à un labyrinthe de miroirs, à une toile cubiste: « L'Étang de Gelmeroda » de Lyonel Feininger, que Pascale a étudié avec ses élèves.

Loïc et Ludovic travaillent avec acharnement et fébrilité, une passion typiquement masculine pour la construction, comme un jeu de Meccano géant.

Dans quelques semaines, lorsque la salle sera opérationnelle, ils feront venir leurs élèves du club alpin et ils s'entraîneront ici.

Ludovic reviendra demain toute la journée travailler avec Loïc. Mercredi, les deux amis se retrouveront à la réunion hebdomadaire du club.

À croire qu'ils forment un couple.

Comme d'habitude, Pascale préparera le sac et le pique-nique de Loïc. Elle n'oubliera pas le petit Tupperware spécial qui permet de se faire un café même à quatre mille mètres d'altitude.

Au moins, elle peut gérer son temps comme elle veut. Lorsqu'ils partiront en trekking deux semaines en Australie, elle en profitera pour réaliser les grands travaux : deux jours d'hospitalisation et une semaine de récupération à la maison.

Le soir, Loïc se brosse les dents devant le miroir de la salle de bains. Pascale se serre contre son dos. Il a transpiré et des copeaux de bois sont collés sur sa nuque et dans ses cheveux. Elle caresse ses fesses glabres et musclées.

Loïc se penche et crache dans le lavabo. Il passe sous la douche et elle reste seule devant le miroir, voit en surimpression les gestes qui ont façonné son corps. Lisser, muscler, raffermir, épiler ; corps chaque jour remis sur le métier. Ce soir, elle trouve ses seins délicats. Au centre de son visage, entre les sourcils, à la racine du nez, il y a un grain de beauté qu'elle n'avait jamais remarqué, comme un minuscule œil de cyclope.

Elle sort de la salle de bains, s'accroupit dans le couloir, devant la machine à laver, met les vêtements de Loïc dans le tambour. Elle reste un moment à regarder tourner le linge. Loïc passe, il sent bon le savon pour homme à la menthe et à l'eucalyptus. Il descend l'escalier nu pour aller ouvrir au chien resté dans la cour. Pascale va se coucher, elle attend qu'il remonte.

Il n'aime pas embrasser longtemps. Il n'aime pas poser sa bouche et sa langue sur son sexe. Il n'aime pas que ce soit trop long.

Loïc éteint. Le chien, lové dans son panier, se lèche les pattes. La jambe de Loïc frôle sa jambe, alors elle se déplace au bord du lit, pour ne pas le gêner.

4
FORÊT

P ENDANT la nuit, le bruit de sa respiration fait naître une ville fantôme de l'Ouest américain.

Le vent déplace des rouleaux d'herbe morte.

Elle est une pouliche aux pieds palmés, galope sur une plage en plein jour, cherche un lieu où se cacher. Elle meurt de honte parce qu'une touffe de varech sort de son vagin, répand une traînée jaune derrière elle.

Vers quatre heures du matin, Pascale se réveille, se lève, entrouvre les volets et découvre trois chevreuils dans la cour. Jamais ils ne viennent si près de la maison. Figés, ils sont comme de petits arbres sans feuilles. La lune se reflète dans leurs yeux. Quand elle referme les volets, elle imagine qu'ils s'en vont, effleurant à peine le sol. Elle pense au jeu « Un deux trois robinet coule » : tout bouge tant qu'elle garde les yeux fermés, tout se fige dès qu'elle les ouvre.

Le lendemain matin, elle vide la machine à laver, met les vêtements de Loïc au séchoir, puis part promener le chien. Elle fait toujours la même promenade dans les bois, descend jusqu'à la rivière où son fils Ralf aime se baigner.

Le chien renifle le sol, suit des pistes, disparaît derrière les arbres, revient dès que Pascale siffle. Du museau à la queue, son corps dessine un trait blanc sinueux sur le fond sombre de la forêt. Sa tête est beige, mais son museau et le tour de ses yeux sont noirs, comme s'il portait un masque.

Si elle lève les yeux, la houle des troncs lui donne la nausée. Si elle les touche, elle n'a pas l'impression qu'ils sont vivants. Elle éprouve le même doute lorsqu'elle touche son corps.

Elle appelle Ralf sur son portable, mais il ne répond pas. Elle lui laisse un message.

— J'espère que tu vas bien, je t'embrasse...
Maman.

En rentrant, elle regarde leur maison depuis la forêt. La villa est en plein soleil, irréaliste, si neuve, si blanche. C'est une juxtaposition violente : il y a la nature sauvage et, sans transition, le gazon vert tendre de leur jardin. Une terre volée à la forêt et que la forêt reprendra un jour.

Dans son bureau, elle essaie de travailler un moment à un article, « Le mythe du fil d'Ariane

dans l'art contemporain». Son téléphone vibre. C'est Loïc. Il lui écrit qu'il fera beau dimanche et qu'ils partiront en montagne tous les deux, comme prévu.

5
CORDÉE

COMME elle a une bonne condition physique, Loïc a insisté pour l’emmener en montagne dès le début de leur histoire.

Il avait d’abord choisi la Dent-de-Jaman. Pascale aurait aimé tout mémoriser : une cascade, des ailes de papillons, une plante dont elle ignorait le nom, mais Loïc n’est pas un contemplatif. Pour lui, s’arrêter est une douleur et il ne supporte pas de « casser le rythme ».

Elle s’était promis de chercher les noms des fleurs qu’ils avaient vues mais, quelques jours plus tard, elle les avait oubliées.

Voyant qu’elle s’était bien débrouillée, Loïc avait enchaîné avec le Pic-Chaussy et le Grand-Muveran. Pourtant, Pascale ne s’était pas inscrite au club alpin comme il le souhaitait. Elle n’avait pas envie de se lancer dans des périple de plusieurs jours, de dormir dans une cabane

en groupe, de se lever à quatre heures du matin...

Après sa grossesse, elle n'avait plus fait de montagne du tout.

Et puis, curieusement, il y a quelques mois, elle lui avait demandé de l'emmener à nouveau. Il avait choisi le Vanil-Noir, deux mille trois cent huitante-neuf mètres. Et prévu une séance de grimpe en salle auparavant, pour que Pascale puisse se remettre en condition.

L'aménagement de la salle de bloc n'étant pas terminé, ils avaient été s'entraîner dans une salle de la région. Ils se retrouvaient enfin les deux, rien que les deux. Même si Loïc connaissait la plupart des habitués du lieu, Pascale n'avait pas envie de leur être présentée. Loïc avait souri et l'avait appelée « ma petite sauvage ».

Elle devait tenir la corde et l'avaler au fur et à mesure pour supprimer le mou, garder un contact visuel avec Loïc et se tenir prête à réagir. La corde partait du baudrier de Loïc, montait jusqu'à une boucle fixée au plafond vingt mètres plus haut, puis redescendait jusqu'au sol, dans le baudrier de Pascale.

Si Loïc tombait, le poids de Pascale ralentirait sa chute.

Loïc s'était éloigné du sol. Son corps, sous cet angle insolite, était devenu de plus en plus petit. Puis, au retour, il avait grossi de nouveau.

Cela avait été au tour de Pascale.

Elle s'était épuisée rapidement parce qu'elle mettait toute sa force dans ses bras. Loïc lui avait crié d'utiliser ses jambes pour donner la poussée et elle avait réussi à atteindre le plafond.

Mais le vide était affolant. Elle s'était cabrée, ses mains avaient agrippé une poutre métallique, ses jambes cherché à courir dans le vide.

Loïc, depuis le bas, l'avait redescendue par à coups.

Il était remonté une deuxième fois, sur une portion de paroi plus difficile, avec un surplomb. Pascale avait regardé les autres hommes grimper, leur entrejambe sanglé par leur harnais paraissait avantageux. Au bout d'un moment, elle s'était aperçue qu'elle avait lâché la corde, par distraction.

Sur le chemin du retour, pour la première fois, elle lui avait parlé de chirurgie esthétique. Jamais jusqu'alors elle n'avait évoqué ses visites chez le dermatologue. Et jamais Loïc ne faisait mine de remarquer quelque chose. Après tout, cela n'avait pas plus d'importance qu'un solarium ou une séance de manucure. Pascale n'aimait pas les rides aux coins de sa bouche. Elle lui avait confié qu'elle souhaitait les faire disparaître avec de l'acide hyaluronique.

— Tu es très belle, je t'aime comme tu es, ne change rien.

Puis, après un moment, il avait ajouté :

— Si tu effaces le temps sur ton visage, tu perds la mémoire. La mémoire de celle que tu es, et donc de celui que tu aimes.

Quelque chose ne va pas avec Loïc. Il est soucieux. En y réfléchissant, cela fait un bon bout de temps qu'il paraît absent. Pendant qu'il conduit, elle le regarde attentivement. Elle ne se souvenait pas qu'il avait ce profil. Le front bas, renflé au milieu, les oreilles si délicatement dessinées. Pendant un instant, elle se demande si c'est bien Loïc.

6
NŒUDS

L'HEURE avance, mais elle n'a pas envie de sortir. Parfois, entre sa tête et son corps, ça ne circule plus. Son cou est rempli de cailloux. Elle ne peut pas crier, ni pleurer, ni respirer. Couchée sur le lit, elle visualise une bulle. La bulle empêche les bruits, les paroles, les odeurs, de l'atteindre. Plus le temps passe et plus la bulle devient résistante. Maintenant, elle est inatteignable. Même si on tirait sur elle à bout portant avec une arme à feu, la balle ricocherait sur la surface miroitante. À l'intérieur, à l'abri, son corps se transforme. Des pieds à la tête, lentement, il se désagrège. Il se reconstituera plus tard, dans des temps meilleurs.

Pascale ne souffre pas puisqu'elle n'a plus de corps.

Elle se lève, se prépare, vérifie qu'elle est adéquate : ongles, vêtements, parfum, teint,

maquillage, cheveux, chaussures, dents... Il faudra bientôt passer chez l'hygiéniste.

Il fait trop chaud pour sortir avec une veste. Mais sans veste, elle se sent nue. Elle jette encore un coup d'œil dans le miroir de l'entrée: le maquillage est parfait.

Elle a un mauvais pressentiment concernant Ralf. Il ne lui a pas répondu. Pourtant, il lui arrive de ne pas la rappeler avant plusieurs heures quand elle lui laisse un message. Elle est angoissée à l'idée qu'il vive loin d'elle. C'est à cause d'une femme qu'il appelle moins ces derniers temps. Oui, il y a sûrement une fille derrière ses absences. Les filles sont compliquées et dangereuses, mais il ne le sait pas.

Elle pensait qu'il était trop intelligent pour les aimer.

Lorsqu'on lui a amené Ralf, après l'accouchement, lorsqu'elle l'a pris dans ses bras, la première pensée qu'elle a eue, c'était qu'un jour, plus tard, il serait dans les bras d'une autre.

Elle descend en ville, passe à la boutique de Dorian pour lui raconter que son fils voit une femme. Lui seul la comprendra. Mais une vendeuse le remplace. Elle est gentille, cette ado rondelette, toujours souriante, un peu empotée. Pascale essaie d'imaginer Ralf embrassant cette jeune fille.

Sur le trajet, dans le bus, elle caresse son porte-clefs, de petits cordons tressés en forme de huit. Loïc le lui a offert au lendemain de leur première nuit. Il lui a expliqué que lorsqu'un marin tombait amoureux, il confectionnait ce nœud et l'offrait à l'élue. Si la jeune femme restituait le nœud défait, le marin devait l'oublier. Si elle le conservait en l'état, il pouvait espérer son amitié. Enfin si le nœud était rendu souqué, alors son cœur était à prendre.

Pascale triture le porte-clefs, ses doigts s'échinent à le défaire, c'est comme un jeu de patience.

Elle a rendez-vous chez une thérapeute qu'une amie lui a conseillée. Pour cent cinquante francs, il paraît qu'elle reste debout, à côté de vous, sans vous toucher, se contentant d'imposer les paumes ouvertes sur votre corps... Cette amie était si enthousiaste que Pascale avait eu envie d'essayer elle aussi. Elle avait téléphoné sans réfléchir, sur un coup de tête.

Au moins, on ne la touchera pas et elle n'aura pas besoin de se déshabiller.

Elle arrive avec cinq minutes de retard et se confond en excuses. La femme qui lui ouvre a les cheveux blancs et les yeux saphir. Elle la laisse s'installer dans un fauteuil et entame une brève conversation. Mentalement, Pascale relève une faute de grammaire. Pour cent cinquante francs, elle trouve qu'on ne devrait en faire aucune. C'est

impardonnable. Mentalement, elle corrige la thérapeute et améliore son style.

La séance commence.

Pascale s'étend sur une table de massage, elle ne sait pas quoi faire de ses mains et ses index grattent nerveusement ses pouces. Dès que la thérapeute élève les mains au-dessus de sa tête, elle sent quelque chose de bizarre.

Sa respiration ralentit. Elle sait que la thérapeute est entrée, qu'elle se déplace en elle, cherche un passage dans son cou engorgé de cailloux. La femme fait d'étranges bruits. On dirait des renvois de gaz. Elle expulse de l'air par la bouche. En entrouvrant les yeux, Pascale voit sa tête bouger de droite à gauche par saccades. Elle referme les yeux, comme si de rien n'était.

À la fin, la thérapeute retrouve son calme. Elle lui annonce d'une voix douce que la séance est terminée et parle d'un nœud qu'elle a défait, qui empêchait son énergie de circuler. Sans raison, Pascale se met à pleurer. Avant de sortir, il faudra qu'elle vérifie son maquillage.

7
LA CITÉ D'ÉMERAUDE

ENFANT, elle imaginait qu'elle gravissait un escalier sans fin, dans une ville bâtie tout en hauteur. La Cité d'Émeraude du *Magicien d'Oz*. Plus elle montait, d'étage en étage, et moins il y avait de risque que ses poursuivants la rattrapent. Elle ne savait pas à quoi ressemblaient ses ennemis ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'il fallait monter pour survivre. Fuir lui chatouillait le ventre et le périnée, comme une envie de faire pipi.

LOÏC ne la soutiendra pas. Elle ne peut partager sa douleur avec personne. Ralf, pendant vingt ans, elle l'a élevé, nourri, veillé, soigné, consolé. Pendant vingt ans. Et une autre le cueille, une femme qu'elle n'a jamais vue. Son petit garçon. Il a déjà tellement d'amour mais ça ne lui suffit pas. Son amour ne lui suffit pas. Il est beau à pleurer, c'est sa raison de vivre et on la lui retire.

Elle se souvient, un jour à la piscine, il avait quatorze ans. Une fille lui appliquait de la crème solaire à califourchon sur son dos.

Pour se consoler, elle s'était dit : « Nos enfants nous sont prêtés, pour un moment. Tôt ou tard nous devons les rendre, ils ne nous appartiennent pas. »

Il y a quelques années, on les prenait pour un frère et une sœur.

Elle se couche et laisse la bulle se former autour d'elle. Elle aimerait se replier à l'intérieur, fermer les issues, mettre le feu.

Son corps de sable se dissout petit à petit, depuis les pieds, dans les vagues successives d'une eau transparente. Elle oublie tout. Ses étudiants, son doctorat, Loïc. Même son fils. Tout se détache d'elle, emporté par le courant.

Elle entend encore la phrase, mais comme si Ralf la prononçait cette fois :

— Je pensais que ça viendrait avec le temps, mais je ne t'ai jamais désirée. Je suis désolé. Je t'aime.

9
LE VANIL-NOIR

ON dit du Vanil-Noir que sa roche est « pourrie » parce qu'elle se défait traîtreusement sous la prise. C'est sa plus haute ascension à ce jour. Avec Loïc, ils ont pris le versant sud, la voie la plus difficile, la plus rapide aussi. C'est un vertigineux éboulis de caillasse.

Loïc lui donne des consignes en cas de chute : se laisser glisser, mais planter son bâton dans le sol.

Plus Pascale et Loïc montent, plus le paysage devient désertique et radical.

Des chamois se déplacent sur les parois avec agilité. Lorsqu'ils se penchent pour guetter les randonneurs depuis une corniche, on voit la silhouette de leurs cornes se découper dans le ciel. Ce ne sont pas des bêtes, pense Pascale, ce sont des dieux. Ils portent une lyre sur la tête.

Plus elle monte, plus elle a l'impression de se délester du superflu.

Il n'y a plus de végétal, rien que de la pierre noire.

À l'est, ils suivent une sente équipée de chaînes et prennent le versant en écharpe. Il faut avancer en évitant de regarder en bas. Après, ce sera la récompense, mais seulement à la fin : le panorama mérité, construit pas à pas. Elle jette un œil en bas, elle ne peut pas s'en empêcher. C'est beau, ça lui donne la nausée.

Ils arrivent au passage étroit d'une profonde échancrure rocheuse, ils sont juste assurés par un câble métallique.

Lorsque c'est son tour, elle voit tout tourner. En perdant l'équilibre, elle se demande si Loïc aura du chagrin.

10
CARESSES

LE CHIEN gratte à la porte, elle lui ouvre et s'accroupit. Le chien pose sa tête sur son épaule, puis lui lèche l'oreille. Dans sa poche, la main de Pascale rencontre quelque chose de friable: un biscuit sec. Elle le donne au chien, qui lèche ses doigts pour qu'aucune miette ne se perde. Dans l'autre poche, sa main trouve le porte-clefs offert par Loïc. Elle le caresse, suit ses contours. Mentalement, elle caresse la forme des oreilles de Loïc, leur lobe peu marqué, leur cartilage fin. Ses canines pointues et animales. L'os iliaque qui pointe à sa taille, la forme de ses doigts, puis elle caresse ses paupières bombées comme de petits coquillages. Elle caresse la couleur de ses yeux, bleu clair, avec du jaune et du blanc.

Le porte-clefs se défait entre ses doigts.

Loïc est dans la salle de bains. Par la porte entrebâillée, elle le regarde se doucher. Il reste

longtemps sous l'eau et il pleure. Un grand malheur est arrivé et elle ne sait pas lequel. Il y a eu un accident ? Ludovic ? Son regard s'arrête sur le miroir. Ce n'est pas comme d'habitude. Le miroir ne lui renvoie plus de reflet.

Ralf est dans la maison, il est revenu !

Loïc sort de la salle de bains en jeans et en T-shirt. Il serre son fils dans ses bras.

Ralf dit :

— Tu sens le parfum de maman ? On dirait qu'elle est encore là, parmi nous.